

Insigne France, insignifiance

André Maindron

Volume 29, numéro 2, automne 1996

Pierre Vadeboncoeur interprète de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501160ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501160ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maindron, A. (1996). Insigne France, insignifiance. *Études littéraires*, 29(2), 75-85. <https://doi.org/10.7202/501160ar>

Résumé de l'article

Formé, jeune, à «l'idée du bien», Vadeboncoeur se veut un admirateur inconditionnel de la France. En Amérique, il « se sent inférieur », réellement « exilé » du pays qu'il voit « du signe féminin », qu'il désire « protéger » et « adorer », dédaignant cependant les Français qui lui « sont quelque peu étrangers ». Il dessine ainsi une France d'écrivains, de grands hommes, de foi, indépendamment de l'histoire et surtout de la vie des « manants » dont il dit descendre. Ce dualiste impénitent tient « mythiquement » à une France de « perfection » qu'il lui est bien facile d'opposer aux ignobles Anglo-Saxons. « Lucidité » ? « Préjugé » ? Poésie ? Utopie ?



INSIGNE FRANCE, INSIGNIFIANCE ?

André Maindron

Les Français me sont quelque peu étrangers (Vadeboncœur).

■ Il était un jour un guide espagnol des plus sympathiques, qui disait avoir passé son enfance réfugié en France. Pour toujours il demeurerait attaché à notre pays, terre d'asile et de liberté s'il en fut, universellement connu comme *la patrie des droits de l'homme*. Il ne laissa donc pas repartir son groupe de français¹ sans les avoir touchés au cœur, ou tout près. Et c'est ainsi qu'il leur récita, avant de serrer chaleureusement toutes les mains à la descente du car, ces vers qu'il attribuait à Ronsard :

France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as longtemps nourri du lait de ta mamelle.

Il était une fois un essayiste québécois qui n'avait probablement jamais eu affaire

à ce guide féru lui aussi de notre culture. Il ne savait peut-être pas non plus qu'il n'y a pas de plus grand bonheur, pour nos cousins germains, que de vivre « wie Gott in Frankreich² ». Mais, et cela ne laisse pas insensible en ces temps de francophobie crasse galopante, il surpassait les premiers en amour de notre pays et compensait ainsi largement les grossières avanies des autres.

En ce monde où règnent, sous les formes les plus invraisemblables, voire les plus bestiales, comme toujours, malveillance et autosatisfaction, un français peut-il se permettre de faire la fine bouche devant les pages enthousiastes de la *Lettre à la France* et quelques autres textes de même eau, tels les *Essais inactuels*, où se fait la *célébration de la France* ?

1 On respecte la graphie des citations. Mais on se refuse à mettre des majuscules ailleurs qu'aux noms de personnes et de lieux « dans une langue et dans un temps aussi critiques et démocratiques que les nôtres », ainsi que l'écrivait fort bien Émile Henriot, dans un article du *Monde* en date des 19-20 août 1945 (50 ans, déjà !) et intitulé « De l'Abus de la majuscule ». Et sans verser pour autant dans l'antigermanisme primaire auquel alors il a cru bon de sacrifier.

2 « Comme dieu en France ». Origine de cette expression ? Ce ne sont toutefois pas ces allemands-là qui ont gravé sur les boucles de leurs ceinturons le non moins célèbre *Gott mit uns* (« dieu avec nous »).

Non, assurément. Encore que ces quelques titres, déjà, l'« interpellent », pour reprendre une expression chère à feus les curés de gauche. Ils sont trop bien justifiés par leur auteur, lui-même peut-être trop marqué par sa formation d'avocat. On aimerait qu'ils s'imposent d'eux-mêmes ; ou plutôt qu'ils nous séduisent — sans nous endormir ; qu'ils nous entraînent — sans nous illusionner. Mais *célébration* sent la sacristie, ou l'idéologie ; et l'on n'écrit de lettre qu'à qui peut vous répondre, ou au père Noël. À dieu ne plaise que nous ne jouions l'un ni l'autre rôle, fût-ce par dérision. Ces pages ne sont pas de dérision, mais de respect.

« Il y a une clef pour la compréhension de l'homme [...]. C'est l'enfant qui la possède et qui la montre », écrit Vadeboncœur dans *les Deux royaumes* (Vadeboncœur, 1993, p. 195). Et il ajoute : « Il s'agit simplement de faire le rapport ». Suivons donc son conseil, et relevons cette phrase un peu plus haut : « Il est certain que nous avons été formés, au cours de notre jeunesse, avec une attention centrée sur une chose entre toutes, qui était l'idée du bien » (*ibid.*, p. 161). C'est la première phrase du texte intitulé « l'Œil saint ». Il n'est pas question d'idéal à s'efforcer de réaliser sur cette terre, si peu que ce fût, au quotidien de « la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles » (Verlaine, *Sagesse*). Mais de mots « nus, clairs, souverains : vérité, justice de l'âme, amour » et qui « véhiculaient aussi l'idée de perfection » (Vadeboncœur, 1993, p. 162). Bref, d'« aspirations premières, qui étaient morales (*ibid.*, p. 163), as-

pirations dues à un « héritage religieux, pour sûr » (*ibid.*, p. 164).

Et c'est peu après que Vadeboncœur gémit :

Rien à faire : le Québécois souvent se sent inférieur et il l'est par le sort, sans aucun doute, un sort lourd, une histoire, un abandon, une pauvreté, un vieux dépouillement, un vieil exil, un très ancien retard (*ibid.*, p. 167).

Comment ne pas songer à la plainte similaire de Gabrielle Roy éprouvant à Montréal, et non pas dans son Manitoba natal, « le sentiment que le malheur d'être Canadien français était irrémédiable » (Roy, p. 15) ? D'où ce besoin romanesque chez elle de croire que la France, elle au moins, la « reconnaîtrait pour sienne » (*ibid.*, p. 141 ; voir aussi p. 140). La même « conscience d'exilé³ » se développe chez Vadeboncœur, mais suivant le cours passionnel rationalisé d'un essayiste. Nouvelles versions de l'ancienne antienne :

*Ad te clamamus, exules filii Evae,
ad te suspiramus, gementes et flentes.*

Vadeboncœur s'exclame : « Le pays retrouvé signifie tant ! » (Vadeboncœur, 1989, p. 156). De même, mais, *choquigne*, ce n'est ni en France ni dans les bras d'un français, Roy soupire : « Nous n'en revenons pas de la surprise infinie de nous être retrouvés l'un l'autre » (Roy, p. 342). Pour lui comme pour elle il s'agit de ce que le vulgaire, même universitaire, appelle de nos jours une *histoire d'amour*. Et peut-être n'est-il rien qui conduise si mal à la « vérité », sans parler de la « justice de l'âme », expression rien moins que « claire ».

3 Vadeboncœur, 1989, p. 167. Vadeboncœur y reprend presque les mêmes termes que Roy lorsqu'il parle, à son tour, du « sourd malheur des Canadiens français » (*ibid.*, p. 158).

Vadeboncœur voit la France comme « une figure de la femme [...], indépendamment du genre grammatical des noms » (Vadeboncœur, 1989, p. 162), s'empresse-t-il d'ajouter. On n'évoquera donc pas ici le syllogisme qu'Antonine Maillet a plus de fois ressassé que la vague n'est montée à l'assaut de la dune : la mer est la mère ; l'Acadie est maritime ; *ergo* l'Acadie est femme. Citons plutôt Vadeboncœur parlant, dans la même page, de cette France « du signe féminin », comme miraculeusement.

Étant adolescent, alors que j'étudiais l'histoire, elle ne me donnait pas l'impression d'être un pays tout à fait réel et de même matière que les autres [...]. Je m'en souviens très bien : dans ma fantaisie était une France qu'il fallait protéger. [...] Sauf pour le temps de Napoléon, je ne puis faire que la France ne m'apparaisse tout au long des siècles comme un être plus gracieux et plus rare. Je n'ai jamais varié dans ce sentiment-là (*idem*).

Passage capital, pour au moins trois raisons. Et on ne s'attardera pas sur le fait que *Nabulione* soit né, comme tant d'autres conquérants, à la périphérie de l'empire au faite duquel il est parvenu — pour nous exprimer *en grandeur*, à la Corneille.

Première raison. Quelle histoire a-t-on enseignée à Vadeboncœur, d'où ait disparu tout autre nom de ces farouches dévastateurs qui, à toute époque, quel que fût le régime, ont utilisé le pays — pas seulement chez nous — au service de leurs ambitions ? et qu'*immortalisent* quantité innombrée de places, de ponts, d'avenues et autres lieux publics ?

Deuxième raison. Lorsqu'il écrit ces lignes, Vadeboncœur est depuis longtemps sorti du collège où, par nécessité sinon toujours par vertu, effectivement la femme était « un être [...] plus rare » que son *alter ego* masculin. Mais allons donc les lire

dans la Chine, même d'aujourd'hui. Cruelle « fantaisie ».

Troisième raison. C'est que cet être, femme ou France, n'est en effet « pas [...] tout à fait réel ». Ailleurs, dans *le Bonheur excessif*, Vadeboncœur a excellemment parlé de l'amour tel qu'il le conçoit et, on en jurerait, l'a éprouvé : un « amour d'émerveillement » ; un amour d'« adoration » (Vadeboncœur, 1992, p. 68). Selon lui, et la phrase — nous ne savons rien de la personne qui l'a inspirée — est assurément de toute beauté : « Le regard de l'amour est extatique » (*ibid.*, p. 67).

Seulement il y a longtemps que, dans l'interminable succession d'ouvrages parlant *de l'Amour*, a été analysé ce qu'un auteur d'un de ces traités, Hubert Benoît, appelait « l'amour adorant ». L'amoureux de ce type, écrivait-il, « ne considère pas la femme comme une conscience distincte et indépendante, existant hors de lui, il n'est pas attentif à sa réalité subjective » (Benoît, p. 23). Pour faire court, car on n'en a jamais fini avec cet état, l'amoureux adorant, tel saint Augustin, effectivement se complait dans l'« amabam amare » (*ibid.*, p. 122) ; tant que le ciel, d'une façon ou d'une autre, ne lui tombe pas sur la tête — la grande hantise de *nos ancêtres les gaulois*. Voilà sans doute pourquoi Vadeboncœur, quant à lui, écrit de notre pays : « Je l'aimais avant de l'avoir vu, c'est à dire que c'est l'être de ce pays que j'aimais » (Vadeboncœur, 1989, p. 149). Encore un beau grand mot terriblement imprécis : « l'être ». Ce n'est plus de *l'amour fou*, c'est de l'amour flou.

Flou, abstrait, c'est souvent la même chose. Ce qu'avaient compris, sur le tard, les rois de France daignant se faire appeler rois des français — le temps était bien

passé de « l'élégant badinage » de Marot sur, si l'on ose ce mot, le sujet. Qu'on le veuille ou non, ce sont en effet, c'est-à-dire par leurs actes, les français qui ont fait la France. Il importe qu'on n'oublie pas cette réalité multiple, et humble, et quotidienne. Comme il importe à qui s'intéresse vraiment au Québec de ne pas faire abstraction des québécois. « Glissez, mortels, n'apuyez pas ».

Revenons donc à notre pays. « Fait à remarquer, si les Français me sont quelque peu étrangers, leur pays ne me l'est aucunement » (*ibid.*, p. 160), écrit Vadeboncœur. Trait d'humour ? Il aime la France infiniment plus que ceux qui la font ; et qui l'ont faite ce qu'il aime — ou croit aimer. Semblable à qui *aime son prochain comme lui-même*, mais son voisin, son conjoint, s'il pouvait l'étrangler ! Logique. Pour lui, « l'amour est un acte de foi, aveugle et orienté devant » (Vadeboncœur, 1992, p. 129). Assez loin devant. Encore qu'il ne soit pas toujours aisé pour un aveugle de s'orienter. Ce qui n'empêche pas Vadeboncœur d'écrire de la France : « Ce pays dont je ne suis pas est mon courage et ma lucidité » (Vadeboncœur, 1989, p. 129). Ne faudrait-il pas appliquer à ses paroles d'amour pour la France sa propre « divulgation du fait que tant de choses de notre existence sont en réalité de l'inexistence » (*ibid.*, p. 122) ?

La foi de Vadeboncœur en la France, ce vieux pays de foi (*la fille aînée de l'église*), « en réalité de l'inexistence » ? On sent que cette interrogation va déplaire. Mais la critique littéraire doit analyser les textes, non les inventer. Et la critique d'un pays, toujours au sens étymologique du mot *critique*, n'a pas non plus à le rêver. La réprobation s'accroît. Les couteaux s'aiguisent.

Vadeboncœur invente-t-il les Marcel Proust, Simone Weil, Charles Péguy, Victor Hugo, Arthur Rimbaud dont il parle dans les *Essais inactuels* ? et son cher Jean-Jacques Rousseau des *Deux royaumes* ? et les hommes de guerre de sa *Lettre à la France* ? et toutes ces églises, connues ou inconnues (« anonymes », dit-il) ? Certes non, même si ce choix littéraire n'offre pas une bien grande variété de styles ni d'horizons. Et c'est au reste un vrai bonheur pour un français d'avoir vu relever, restaurer, en cette seconde moitié du XX^e siècle, tant d'églises, mais aussi de bâtisses profanes qui, nécessairement, n'étaient pas celles des plus modestes, car leur *patri-moine* n'a résisté ni aux siècles ni aux humains. Le temps n'est plus où un André Malraux était humilié que la France ne soit plus capable non seulement de construire Versailles, mais même de l'entretenir — et faisait appel, pour cette dernière opération, à la générosité d'états-uniens de lointaine origine française.

Mais chacun sait, ou peut savoir, que la France, pas plus qu'aucun autre pays, n'a été ou n'est un pays de foi. Dieu merci ! s'exclamerait l'humoriste. Car là où une foi devient dominante, hélas, sur tous les continents, ce n'est, aujourd'hui comme de longtemps, que fanatisme et intolérance ; intégrisme et haine du prochain, pourchassé fût-ce au bout du monde ; fût-ce dans sa tombe. La prétendue déchristianisation, comment aurait-elle pu se produire dans un pays resté si profondément, comme la plupart, proche du primitif ? si secrètement superstitieux ? Pour les apparences, les expressions matérielles de l'autodivinisation des privilégiés, la perpétuelle confusion entre spirituel et temporel, c'est autre chose. L'Amérique du Nord

en a peut-être quelque idée, non ? Les historiens parlent encore de *guerres de religions*. Si *religio* vient bien d'un verbe signifiant relier, lequel de ces *croyants* a-t-il jamais sérieusement médité sur son « héritage religieux, bien sûr » ?

De longtemps aussi, disent encore les historiens, le pouvoir a été confisqué par deux castes, celle des prêtres et celle des guerriers. Tantôt elles s'entre-déchirent, tantôt elles s'allient contre le populo, le serf, le moujik qui, lorsqu'il se déchaîne, ne le fait pas seulement au sens premier du terme. Défoulement sans retenue, qui étonnait le *domestique* Jean de La Bruyère : « Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer ; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir » (La Bruyère, p. 192). Bestialité impitoyable des uns comme des autres. La plupart des édifices religieux, petits ou grands, comme des châteaux, plus ou moins magnifiques, et en particulier la cathédrale d'Albi en laquelle Vadeboncœur a « subi un éblouissement » (Vadeboncœur, 1987, p. 137), ne sont pas des actes de foi et encore moins de foi collective, mais les expressions orgueilleuses de l'écrasante volonté de puissance et d'oppression de quelques-uns. « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens » : phrase la plus *vraie* de la croisade des albigeois. À la suite de laquelle fut construite la cathédrale où Vadeboncœur a ressenti « une sorte d'allégresse [...] peu mystique d'ailleurs, et dont

on n'est pas sûr qu'elle soit compatible avec la pensée pour un Dieu qu'il s'agirait d'adorer » (*ibid.*, p. 138). Que n'est-il un moment allé s'interroger sur la causticité des œuvres du fils d'Albi, Toulouse Lautrec, assemblées juste à côté, dans l'enceinte de l'ancien *palais* archiépiscopal ! Ironie de l'histoire : la critique a déjà fait remarquer le dualisme du chevalier de « l'idée du bien ⁴ » ; un dualisme effectivement allègre, proche du manichéisme — l'*hérésie* dans laquelle versaient les albigeois.

Ce n'est pas pour rien — si, à en juger par le peu d'écho de leurs paroles ! — que les historiens catholiques de notre temps, comme Jean Delumeau, ont parlé et reparlé, à propos de l'enseignement du christianisme chez nos communs ancêtres, d'une « pastorale de la peur ⁵ ». La foi fait agir ⁶. La peur paralyse, ou fait faire n'importe quoi, pourvu que cesse le supplice, l'horreur, l'abomination. Et que personne ne vienne nous parler non plus de l'espérance, la vertu du pauvre. *Demain on fait crédit*. D'ailleurs, dans un monde sans humanité et sans charité, le pauvre aussi est sans vertu.

D'où le grand intérêt de la phrase où Vadeboncœur semble se souvenir, enfin,

de l'existence du menu peuple dont [il descend] certainement, hommes et femmes d'Ancien Régime, manants laborieux, nécessiteux, sous des rois indignes ou non qui agissaient au nom de la France se faisant au-dessous d'eux (Vadeboncœur, 1989, p. 171).

⁴ Voir, par exemple, dans l'ouvrage de Robert Vigneault, *l'Écriture de l'essai*, le texte intitulé : « Pierre Vadeboncœur : la promotion littéraire du dualisme ».

⁵ Voir Jean Delumeau, *le Péché et la peur*, entre autres.

⁶ On se souvient de l'interrogation fondamentale de Racine « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? » (Racine, *Athalie*, p. 413).

D'abord parce que cette reprise, cette amplification de « sous » par « au-dessous » ne laisse pas d'être révélatrice de sa conception de la société ; faite, une fois de plus, de deux mondes séparés ; une fois de plus, des gros et des petits ; des possédants, des possédés. Et nos politiciens, nos rhétoriciens, ces farceurs, qui prétendent nous mettre en garde contre *la société à deux vitesses*, redouter une *fracture sociale* ?

Mais l'essentiel n'est visiblement pas là. « Sous » cette phrase à peu près unique, il y a une œuvre qui ne dit mot d'une longue histoire. L'histoire de ce petit cap d'un continent qui n'est lui-même que le cap de l'immense Asie, on le sait. Bout de terre sur laquelle, pour ne pas remonter au déluge, aux gaulois sont venus se heurter les romains ; aux galloromains, nombre d'envahisseurs barbares parmi lesquels, au moins au nord de la Loire, les francs — ce qui signifiait d'abord : les hommes libres ; tout un programme ! Lesquels hommes libres n'ont pas été sans devoir quelque peu défendre leur liberté contre les audacieux qui venaient contester leur *droit*. Puis, à partir du premier roi de la *Francia occidentalis* (Charles le chauve, 840-877), leur état. Et leur nation. Et jusqu'à leur culture.

Lorsque Vadeboncœur parle de son « patriotisme » (*ibid.*, p. 167), c'est de « [son] sentiment pour la France ». Et bien qu'il le dise dans cette page même « très concret », on ne voit ni où ni quand il songe à ces *étrangers* qui ont fait sa France dite « idéale ». Bien après la fin officielle du système féodal, ce sont pourtant nos communs ancêtres, dont certains demeurés sur notre sol par la suite se sont défoulés dans la grande révolution que l'on sait, que La

Bruyère, pourtant à l'abri du besoin, dépeignait ainsi :

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés de soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes (La Bruyère, p. 242-243).

On pense bien que dans cette grossière masse grouillante, victime de l'éternelle violence mafieuse des institutions, il y avait la même proportion qu'aujourd'hui de tiraufleurs trouillards, de profiteurs braillards, de lâches lèchebotte, tout aussi prêts à toutes les bassesses pour survivre ; de sentimentaux grognards ; d'indignés réduits au silence par le mensonge tonitruant ; et aussi de pauvres diables de bonne foi, perpétuellement trimant, perpétuellement couillonnés par le cynisme érigé en système, en valeur.

Mais, au soir venu, tandis que les puissants repus retiraient leur arrogance dans leurs hôtels et leurs palais pour y rendre grâce au seigneur de ses bontés et y jouir d'un repos bien mérité, les « nécessiteux » s'en allaient croupir dans leurs taudis, dans leurs gourbis, leurs écuries — leurs « tanières », disait encore La Bruyère. Ironie cinglante, quoique probablement involontaire, d'une phrase de Marguerite Yourcenar — un écrivain ne désespérant pas de demeurer quelque temps dans la mémoire humaine pour avoir sauvé celle de ses aïeux : « Il y a une certaine grandeur dans ces rustres ainsi disparus tout entiers [...]. C'est [...] quelque chose de ne pas laisser flotter derrière soi tout un débris de bric-à-brac bourgeois ou des panoplies nobles » (Yourcenar, p. 165).

Ce sont pourtant ces « manants », ces minables, ces rustres, ces misérables, ces gueux, ces vilains, taillables et corvéables à merci (comme aujourd'hui licenciés sans préavis *pour raisons économiques*) qui, contre une bouchée de pain, et quelquefois moins, ont *réalisé* patiemment, impatiemment, ces témoignages de notre culture que l'amateur admire et qui font à juste titre la fierté de notre pays — le plus grand bien aussi à sa balance des paiements. C'est à ces obscurs, ces méprisés du tiers état, comme on dit aujourd'hui le tiers monde, que l'on doit d'abord rendre hommage et justice ; à ces éphémères palpitant, à tout jamais redevenus poussière, sans probablement avoir vu dans le *memento quia pulvis es* autre chose qu'un rituel magique. — Par grand respect pour nos parents morts à l'ouvrage.

On entend d'ici le chœur des bonnes âmes choquées : Voyons donc ! C'étaient bien les plus heureux ! cela est écrit ! Souvenez-vous :

« Heureux les pauvres en esprit »,
car ils seront exploités...
« Heureux ceux qui sont affligés »,
car ils seront raillés...
« Heureux ceux qui sont doux »,
car ils seront violentés...
« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice »,
car ils crèveront plus vite !
« Heureux les miséricordieux »,
car ils seront haïs...
« Heureux ceux qui ont le cœur pur »,
car ils seront souillés...
« Heureux les pacifiques »,
car ils seront agressés...
« Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice »,
car ils seront condamnés.

M. Gaule, Charles de, comme écrivent les dictionnaires qui s'expriment encore en français et ne confondent pas plus nom et

particule que particule et noblesse — Monsieur du Corbeau a eu décidément bien des *ascendants*, comme il se dit en Acadie, qui ont observé le précepte : Croassez et multipliez-vous, — est l'auteur de phrases fameuses. Par exemple, son immortelle « La terre est ronde ! » qui avait fait trembler de fièvre tous les téléscripteurs d'un globe en émoi. Et encore celle par laquelle commencent ses *Mémoires de guerre*, que Vadeboncœur reprend à son compte, et même la seconde, en omettant le *de guerre* du titre : « Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France. Le sentiment me l'inspire aussi bien que la raison » (Vadeboncœur, 1989, p. 167). Il la reprend comme « quelqu'un d'exilé depuis deux siècles dans un pays anglais, hostile et dont il ne veut pas. » On ne rappellera que pour mémoire que si la perfide Albion n'avait pas accueilli le général en question — « général à titre provisoire », sussurent toujours quelques aigris, — son destin en eût été quelque peu infléchi. Quoi qu'il en soit, le produit de ce mariage du « sentiment » et de « la raison » est bien, comme chez Vadeboncœur, encore et toujours, une « idée ». Idée qu'il confesse un peu plus haut être, n'être qu'un *préjugé*, décidément « invariable » (*ibid.*, p. 158). Déraison pour laquelle il écrit : « Mon préjugé pour la France ne peut être changé par un jugement, par une information plus complète » (*ibid.*, p. 159). Est-ce pour cela aussi qu'il n'a pas cité au moins le début de la troisième phrase des fameux *Mémoires de guerre* : « Ce qu'il y a, en moi, d'affectif imagine naturellement la France, telle la princesse des contes ou la madone aux fresques des murs » ?

On comprend que ses goûts littéraires le portent généralement vers des écrivains

qui manient la phrase comme d'autres l'encensoir et d'autres encore, ou les mêmes, les médias : c'est-à-dire l'utilisent comme instrument d'une liturgie, admirable souvent, mais plongeant parfois le fidèle fasciné, subjugué, dans une certaine léthargie. Encore que manque à l'appel le clinquant Henry de Montherlant, cher naguère aux bons pères. Tout ce qu'écrit Vadeboncœur sur Hugo dans ses *Essais inactuels* peut être ici lu et relu avec profit (Vadeboncœur, 1987, p. 83-90). De même l'éloge qu'il fait de Rousseau dans *les Deux royaumes*⁷. Rousseau, qu'on exploite comme ressource naturelle au Québec, mais qu'on ne lit pas plus que les *Évangiles* dans nombre d'établissements catholiques, répétait pourtant à *qui voulait l'entendre*, dans les premières pages du *Discours sur l'inégalité*, avant comme après avoir bravement proclamé « Commençons donc par écarter tous les faits » (Rousseau, 1964, p. 132), qu'il ne se livrait qu'à des « conjectures ». Inutile d'exprimer une nouvelle fois sa consternation devant la stupidité du Totor à sa Juju⁸ faisant ainsi s'exprimer les *Pauvres gens* :

Ces choses-là sont rudes.
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études
(*La légende des siècles*).

Puisque « la France est une écriture »
(Vadeboncœur, 1989, p. 171)...

Vadeboncœur tient « mythiquement » (*ibid.*, p. 151) à la France. Comme à la femme. Exactement comme, dans *Dix-sept tableaux d'enfant*, dans « un » ou « une »

enfant, nécessairement, il voit « l'enfant ». Constant processus d'amalgame du dualiste. Processus de mythification — de mystification ? Mythe : illusion collective prise, avec le temps, pour une vérité première. Il n'est de mythe que fondé sur l'« effroi », au sens où Blaise Pascal employait ce terme. Qu'est-ce donc que *la France* pour un français né de parents venus l'un du « bas », l'autre du « haut » de la province ? Une province sise exactement au « seuil » qui marque le passage des régions de langue d'oïl à celles de langue d'oc ; là où les effluves, les lumières, les violences océaniques le disputent aux rudesses et aux harmonies continentales ; qui a vu jusqu'à l'apparition des « grandes surfaces » de type nord-américain s'affronter l'épicerie ou l'école du parpaillot et celle du calotin ; qui connaît toujours l'opposition entre le granit et l'argile, le bleu et le blanc, la ville et la campagne. Province de chèvres, de baudets⁹ et de migrants entêtés du Canada ; d'où René Descartes lui-même est parti : à l'étranger, pour y pouvoir penser librement — après avoir écrit que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ».

Vadeboncœur tient à se représenter le monde en noir et blanc ; sa façon, comme on dit au Canada, de *rêver en couleurs*. En noir, les États-Unis, « le grand Satan » des ayatollahs après avoir été celui de la doxa marxiste, et plus généralement le monde anglophone. En blanc, cette France de rêve « qui eut à peu près tout en partage et possède encore beaucoup » (*ibid.*, p. 172-174)

7 Voir le chapitre « Instants du verbe », dans *les Deux royaumes*.

8 Langage de l'époque.

9 Mais, c'est universellement connu, ol en avont mais qui passont qu'ol en avont qui restont.

d'illusions. *Pour raison garder* on se gardera bien de relever tout ce qui, dans la *Lettre à la France*, ici, p. 164, ou là, p. 172, n'a que de lointains rapports avec les réalités vécues, donc à vivre encore. On n'en donnera qu'un seul exemple : la reprise des termes « perfection » et « parfaite » sur laquelle se termine cette *Lettre à la France*.

Sonnez, fanfares triomphales,
Tonnez canons, battez tambours !
Et vous, cloches des cathédrales,
Ébranlez-vous comme aux grands jours !¹⁰

Tout ceci, « à cause de la Résistance » — majuscules, mythifions encore ; il en restera bien quelque chose. Mais, qu'on le veuille ou non,

les résistants n'ont jamais été qu'une minorité, à peine 1 p. cent de la population. Leurs origines, leurs opinions, leurs objectifs étaient trop différents pour que leur rassemblement pût durer une fois le combat fini¹¹.

Et il n'y a même pas eu autant de collabos. Qu'est-ce donc que cette pseudo « perfection » ? Qui ne se souvient que les mêmes parisiens ont acclamé au printemps 44 un Maréchal nous voilà — « car Pétain c'est la France, la France c'est Pétain, tralala poum poum ! » — et à l'été un Mongénéral ô combien « nourri dans le sérail » (Racine, Bajazet, p. 116), mais ayant fait un pari opposé ? Au reste, une des plus anciennes traditions québécoises n'est-elle pas de voter en un sens au fédéral, et en un sens opposé au provincial ?

La France serait de nature spirituelle, « religieuse », l'Amérique, matérielle, voire matérialiste. C'est trop simple. Les nouveaux riches arrogants de l'Amérique de langue anglaise se conduisent exactement comme, jadis, les parvenus qui écrasaient de leur morgue le *bon peuple* dont le labeur a fait cette France adorée. Laissons passer quelques siècles. Il y aura largement autant de réalisations du génie humain à admirer chez l'Oncle Sam que chez nous, sinon dans toute l'Europe. La démarche de Vadeboncœur ressemble étrangement à celle de ce polonais émigré à Rome, où il vit d'ailleurs sous un nom d'emprunt, et qui s'y ennuie si fort qu'il est toujours parti vadrouiller de par le monde :

Il faisait des discours, de grands rassemblements,
Et baisait humblement la terre à tous moments¹².

Un monde qu'il rêve en noir et blanc, lui aussi. Ce grand voyageur *devant l'éternel*, lui aussi, lors d'un de ses récents déplacements, ne s'en prenait-il pas à ceux qui n'ont pas d'âme ? Vils athées, vils matérialistes, c'est tout un. Développant à son tour un bien aimable sophisme : les bouddhistes rejettent toute révélation ; ce ne sont que des athées ; *ergo* ils n'ont aucun sens du *religieux*. En une société où la compassion est peut-être la plus haute vertu, ce fut tout de même un beau tollé !

Non, la France n'est pas ni n'a jamais été le paradis sur terre ; jamais il n'a pu être ni perdu ni « retrouvé ». L'essai relève ici du « conte » — avec ou sans princesse.

10 Cantique de la fête de Jeanne d'Arc — canonisée en 1920 seulement.

11 Henri MICHEL, « la Résistance française », dans *Dictionnaire de la seconde guerre mondiale*, Paris, Larousse, 1980, 2 vol. Voir l'article du même auteur, « Collaboration ».

12 Ouvrage si longtemps à l'index qu'il n'est peut-être pas arrivé dans nos mains en bon état.

En quoi il est bien « de la fiction idéale » (Vigneault, p. 34). Quoi qu'on ait complaisamment écrit sur Vadeboncœur ; et encore plus complaisamment reproduit : à savoir que ses ouvrages « rappellent invinciblement ceux de Paul Valéry, par la fermeté classique de l'écriture, la variété et la hauteur de la pensée » (Cellard, 1979, p. 13 et 16). L'estimable Jacques Cellard n'aurait-il lu Valéry qu'à l'heure de la sieste ? Aurait-il si vite oublié son constat quasi bouddhique : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles » (Valéry, p. 988) ?

Ceux qui répètent l'opinion de Cellard ne pourraient-ils quand même rappeler qu'elle se trouve exprimée à l'intérieur d'un article entrant principalement dans la campagne médiatique destinée à faire obtenir à Antonine Maillat le goncourt, qui lui avait malencontreusement échappé deux ans auparavant ? Le titre et les deux tiers de l'article pour la célébrité acadienne ; vingt pour cent pour le premier prix France-Acadie (le goncourt acadien) — que semblent manifestement n'avoir jamais lu ceux qui ont attribué le prix en 1994, ni son récipiendaire. Dix pour cent pour Vadeboncœur.

Mais Cellard, quatre ans plus tard, a rédigé un article entier pour dire tout le bien qu'il *fallait penser* de Vadeboncœur ! Exact. Citons-en donc la péroration :

De *La lettre à la France*, on comprendra qu'il est difficile à un français de parler sans verser dans l'autosatisfaction nationale. Pierre Vadeboncœur porte à notre pays un amour passionné et lucide, et le dit superbement (Cellard, 1983, p. 17).

Si « aveugle » et construit sur un « préjugé » obstiné signifie « lucide », on n'a décidément pas fini de mener européens et

américains de langue française comme des moutons de Panurge. On n'a décidément pas fini non plus de voir en la vanité, comme l'écrivait cruellement Jean de La Fontaine, « le mal français » (La Fontaine, p. 29) — mais sait-on encore de nos jours ce que cela voulait dire pour ceux qui nous portaient « un amour passionné » sinon toujours assez « lucide » ? La vanité, superbe du larbin.

En son pays comme en le nôtre « étranger » — d'où son « passage du politique au poétique » (Royer, p. 211) ? Mais Balzac aussi se disait « poète » —, laissons donc Vadeboncœur couler des livres heureux en des ailleurs fictifs où respandit « l'idée du bien ». De volonté délibérée, « [son] royaume n'est pas de ce monde » (Jean, 18 : 38). Il est une utopie. C'est pourtant sur cette terre, *ici et maintenant*, et en une crèche, qu'a voulu s'incarner l'auteur de cette divine formule ; ce qu'ont bien vite oublié ses représentants *autoproclamés*, comme il se dit maintenant.

Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes
hautaines
Font encore les vaines
Ils sont mangés des vers
(Malherbe, « Paraphrase du psaume 145 »).

La Bruyère, lui aussi « catholique et français toujours », dignement, fermement, avait fait un autre choix : « Faut-il opter ? Je ne balance pas : je veux être peuple » (La Bruyère, p. 181). À l'image du « fils de l'homme », et sans verser dans l'esprit de parti de Rousseau parlant parfois hors de saison « des troupeaux d'hommes avilis par la misère » (Rousseau, 1959, p. 1093), il se rangeait du côté des insignifiants qui, de peine et de misère, oui, ont construit une

France imparfaite ; et qui n'auront seulement jamais pu imaginer quel déchirement traduisaient ces beaux vers pathétiques — de Joachim Du Bellay, dirait-on :

Il faut laisser maisons, et vergers, et jardins,
Vaisselles, et vaisseaux que l'artisan burine,
Et chanter son obsèque en la façon du cygne.

Comme eux, retournons à nos chèvres.

Références

- BENOÎT, Hubert, *De l'amour, psychologie de la vie affective et sexuelle*, Paris, La Colombe, 1952.
- CELLARD, Jacques, « la Longue marche de Pélagie », dans *le Monde des livres*, 14 septembre 1979, p. 13 - 16.
- — —, « le Métier de moraliste », dans *le Monde des livres*, 28 octobre 1983, p. 17.
- DELUMEAU, Jean, *le Pêché et la peur*, Paris, Fayard, 1983.
- HENRIOT, Émile, « *De l'Abus de la majuscule* », dans *le Monde*, 19-20 août 1945.
- LA BRUYÈRE, Jean de, *les Caractères*, Paris, Union Générale d'Éditions (10 / 18), 1980.
- LA FONTAINE, Jean de, *Fables*, tome II, Paris, NRF (Poésie / Gallimard), 1974.
- MICHEL, Henri, *la Résistance française*, dans *Dictionnaire de la seconde guerre mondiale*, tome II, Paris, Larousse, 1980.
- — —, *Collaboration*, dans *Dictionnaire de la seconde guerre mondiale*, tome I, Paris, Larousse, 1980.
- RACINE, Jean, *Bajazet*, dans *Théâtre complet*, tome II, Paris, Gallimard (Folio), 1983.
- — —, *Athalie*, dans *Théâtre complet*, tome II, Paris, Gallimard (Folio), 1983.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard (coll. de La Pléiade), 1959.
- — —, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Gallimard (coll. de La Pléiade), 1964.
- ROY, Gabrielle, *la Détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal express, 1984.
- ROYER, Jean, *Écrivains contemporains*, tome IV, Montréal, l'Hexagone, 1987.
- VADEBONCEUR, Pierre, *Trois essais sur l'insignifiance*, suivis de *Lettre à la France*, Montréal, l'Hexagone, 1989.
- — —, *Essais inactuels*, Montréal, Boréal, 1987.
- — —, *les Deux royaumes*, Montréal, Typo, 1993.
- — —, *le Bonheur excessif*, Montréal, Bellarmin, 1992.
- — —, *Dix-sept tableaux d'enfant*, Montréal, Bellarmin, 1994.
- VALÉRY, Paul, *Variété*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1962.
- VIGNEAULT, Robert, *l'Écriture de l'essai*, Montréal, l'Hexagone (essais littéraires), 1994.
- YOURCENAR, Marguerite, *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, 1977.